**La question de la mémoire**

Simon Njami

Marcel Proust a utilisé la métaphore de la madeleine pour illustrer la complexité de la question mémorielle. De quoi se souvient-on quand on se souvient des choses si ce n'est, pour reprendre le terme de Gabriel Toshome, de ruines ? La ruine, c'est ce qui reste quand on a tout oublié. Elle fonctionne comme une source qui alimente toute notre perception des temps passés. Il me semble que cette mémoire brisée est au cœur de la quête de Theresa Traore Dahlberg. L'artiste est à la fois suédoise et burkinabé, ce qui indique que sa tentative de définir une identité propre n'a d'autre moyen d'exister que de devenir une fiction. Une fiction faite de sensations, de récits, de mots et d'images situés dans la partie la plus active de son inconscient. Il y a des histoires dont elle a été témoin et des histoires qu'on lui a racontées. Avec cette matière, elle décide de se lancer dans une construction personnelle, de tisser les différents récits avec lesquels elle a grandi pour en faire quelque chose de nouveau. L'Afrique joue certainement un rôle important dans cette tentative de reconstruction, mais le travail aussi. Peut-être le travail avant tout. Le pouvoir de la main, le pouvoir de la fabrication, la capacité de transformer n'importe quelle *materia prima* en quelque chose d'autre.

Cette matière première est à la base de son processus alchimique, où la réalité se confond subtilement avec les rêves et les souvenirs, les voix et les scènes. Proust avait besoin de la madeleine de sa grand-mère pour se détacher d'un présent contraignant. Il avait besoin de l'odeur emprisonnée dans ses sens pour reconstruire un monde qui n'égalera jamais celui qu'il a quitté. La madeleine fonctionne comme une ruine sur laquelle de nouvelles constructions peuvent s'élever. Une parfaite illustration de ce concept de passé performé se retrouve dans des œuvres comme *Hakili* et *Idrix* où elles jouent avec d'anciens contes africains ou bien encore *Studio Seydoni.* Ici, la matière est altérée et utilisée pour devenir une sculpture ou une installation, tandis que dans d’autres œuvres, la laine n'est que de la laine et le cuivre, même s'il est métaphorisé (murs de hiéroglyphes comme des inscriptions), reste du cuivre. En ces temps post-coloniaux où l'exploitation des ressources naturelles africaines est au cœur d'un débat économique et historique, l'artiste ne semble pas prendre position, mais reste dans la poétique de la matière et de sa force brutale. Il y a certainement une dose de nostalgie dans la manière dont elle présente la matière, mais il n'y a pas de tension ni de revendication dans ses propositions. Les choses doivent parler d'elles-mêmes et transmettre ce qui est nécessaire malgré la dislocation du temps et de l'espace, le regard de l'artiste est la seule force capable de donner vie à ces objets.

"Le temps reste le même parce que le passé est un futur antérieur et un présent récent, le présent un passé à venir et un futur récent, le futur enfin un présent et même un passé à venir, c'est-à-dire parce que chaque dimension du temps est traitée ou visée comme autre chose qu'elle-même, c'est-à-dire, enfin, parce qu'il y a au cœur du temps, un regard (...)"[[1]](#footnote-1).

Le regard est ce qui fait bouger les choses et qui contient la capacité d'abolir le temps. À travers les yeux de Traore Dahlberg, le passé n'est pas passé et tout est imprégné d'un sentiment d'urgence et d'immédiateté qui nous rappelle l'ancienne tradition des contes qui, toujours, tout en utilisant un langage hétérochronique, ramènent à l'ici et au maintenant.

**The matter of memory**

Simon Njami

Marcel Proust used the metaphor of the madeleine to illustrate the complexity of the memorial question. What do we remember when we remember things if not, to Gabriel Toshome’s term, ruins? Ruins is what is left when we have forgotten everything. It functions as a spring that sources all our perception of times long gone. It seems to me that this broken memory is the core of Theresa Traore Dahlberg’s quest. The artist is half Swedish and half Burkinabe, which indicates that her attempt to define an identity of her own has no other means to exist but to become a fiction. A fiction made of sensations, tales, words and images located in the most active part of her unconscious. There are stories she witnessed and stories she was told. With this material, she decides to embark on a construction of her own, to weave the different narratives she grew up with into something new. Africa certainly plays an important role in this attempt of reconstruction, but labor as well. Maybe labor above all. The power of the hand, the power of the making, the ability to transform any *materia* *prima* into something else.

This first matter is the basis of her alchemic process, where reality is subtly confused with dreams and remembrances, voices and scenes. Proust needed his grand-mother’s madeleine to take off from a constraining present. He needed the smell imprisoned in his senses to rebuild a world that would never equal the one he left. The *madeleine* functions as a ruin upon which new constructions can raise. In works like *Hakili* and *Idrix* where she plays with ancient African tales or *Studio* *Seydoni* represent a perfect illustration of performed past. In those cases, the matter is altered and used to become a sculpture or installation, when in other cases wool is just wool and copper, even if it is metaphorized (walls of hieroglyphs like inscriptions), remains copper. In these post-colonial times where the exploitation of African natural resources is at the core of an economic and historical debates the artist does not seem to take a stand but remain within the poetics of the matter and its brutal strength. There is certainly a dose of nostalgia in the way she displays the material but there is no tension nor revendication in her proposition. Things should speak for themselves and convey whatever is needed despite a time and space dislocation, the artist’s gaze is the only strength able to bring those objects to life.

“Time remains the same because the past is a former future and a recent present, the present an upcoming past and a recent future, the future finally a present and even a past to come, that is to say because each dimension of time is treated or targeted as something other than itself, that is to say, finally, because there is at the heart of time, a gaze (…).”[[2]](#footnote-2)

The gaze is what makes things move and that contains the ability of abolishing time. Through Traore Dahlberg’s eyes, the past is not past and everything is infused with a sense of urgency and immediacy that reminds us of the ancient tradition of storytelling which always, but using an heterochronic language, bring into the here and now.

1. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945) [↑](#footnote-ref-1)
2. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945) [↑](#footnote-ref-2)